

LES CONCERTS

Concert Colonne

M. Camille Saint-Saëns occupait hier la place d'honneur sur les programmes des concerts du Cirque d'Été et du Châtelet : chez M. Lamoureux, avec cette admirable symphonie — une des plus belles certainement qui aient été écrites — où l'orgue et le piano entrent de façon si curieuse et si nouvelle dans la polyphonie instrumentale ; chez M. Colonne, avec le second acte de *Proserpine*, dont il a dirigé l'exécution. De ces deux œuvres, diversement connues, j'aurais aimé à dire quelques mots.

Mais notre besogne dominicale, déjà fort embarrassante à régler, se complique maintenant de la réouverture des Concerts d'Harcourt et s'aggravera bientôt de l'inauguration des festivals de l'Opéra et de la reprise des séances du Conservatoire. Voilà qui va me causer, chaque semaine, de grandes hésitations et de grands regrets, car je ne voudrais manquer de rendre compte ici d'aucun effort d'art intéressant ou digne d'attention. C'est ainsi que j'aurais eu le désir d'aller hier à la salle Rochechouart, non pas précisément pour y entendre une barcarolle d'Offenbach après l'ouverture des *Maîtres Chanteurs* — l'éclectisme de M. d'Harcourt nous ménage parfois de ces surprises — mais plutôt afin d'y faire la connaissance d'une symphonie inédite de M. Rabaud, dont le jeune chef d'orchestre nous offrait la primeur.

J'ai opté cependant pour le Châtelet, car les trop rares représentations de *Proserpine* à l'Opéra-Comique me laissèrent un souvenir que j'avais à cœur d'aviver. Ce second acte, je me le rappelle, eut, le soir de la première, un succès prodigieux.

On en bissa la fin dans des transports d'enthousiasme qui présageaient une superbe victoire, malheureusement compromise par les tableaux suivants.

Dans tous ses nouveaux ouvrages dramatiques, en effet — je dis ses nouveaux ouvrages, car il faut mettre à part et très haut *Samson et Dalila*, où la fermeté du style, l'indépendance de l'inspiration ne se démentent point — M. Saint-Saëns nous apparaît, en quelque sorte, comme dédoublé. Là, le musicien de souveraine volonté, de noble et viril talent, ne s'accorde pas toujours avec le compositeur de théâtre indécis et pourtant combatif. Oui, il y a indécision dans certaines de ses pages d'esthétique si contradictoire et si déconcertante, et combativité aussi dans l'emploi de certaines formules que le public n'accepte plus. En revanche, dès que le Saint-Saëns grand artiste, merveilleux sertisseur de sons, subtil ouvrier des notes, oublie l'autre Saint-Saëns, non moins convaincu que le premier, c'est bien évident, mais quand même un peu inquiet du succès, un peu sectaire — et sectaire si imprévu ! — cela nous vaut des scènes, des actes simplement admirables.

Le tableau du cloître de *Proserpine*, qui vient de triompher au Châtelet comme il triompha il y a huit ans à l'Opéra-Comique, en est un exemple assez frappant. Inventé de toutes pièces par M. Louis Gallet — car il n'existe pas dans l'esquisse primitive de Vacquerie — il n'a été introduit dans la version lyrique que pour lui apporter un élément musical qui manquait. Et c'est une joie de voir comme M. Saint-Saëns s'est ressaisi à cet endroit de son œuvre. Il y a là une tranquillité, une sérénité, une liberté dans l'expression des sentiments qui sont de l'ordre le plus haut. On dirait qu'un souffle de Mozart a passé sur les deux enfants réunis en cet adorable décor de jeunesse, de paix, de grâce et d'oubli pour leur faire chanter le pur amour ingénu des seules années heureuses. Un parfum règne, non de mysticisme ni de sensualité, mais très vague, pas défini, et c'est bien là celui que l'on respire dans les couvents de femmes où glissent, presque riantes, les religieuses sans âge. Ah ! le joli tableau et la délicieuse musique et que l'on eut raison d'obliger au *bis* l'auteur, l'orchestre et les interprètes : Mlle Blanc, excellente, M. Warmbrodt, assez mal en train, MM. Auguez et Vals !...

Avant de céder son bâton à M. Saint-Saëns, M. Colonne a dirigé l'exécution de l'ouverture de *Frithiof*, de M. Dubois, de la *Symphonie en si bémol* de Beethoven, des *Four de Vire*, de M. Gédalge, et de la Suite sur le *Conte d'Avril*, de M. Widor. Et le concert s'est terminé par les beaux fragments de *Romeo et Juliette* de Berlioz.

Alfred Bruneau.